

August Wilhelm von Schlegel an Guillaume Favre Coppet, 20.03.1815

<i>Empfangsort</i>	Genf
<i>Anmerkung</i>	Empfangsort erschlossen.
<i>Handschriften-Datengeber</i>	Bibliothèque de Genève
<i>Signatur</i>	Ms. suppl. 968, f. 23r-24v
<i>Blatt-/Seitenzahl</i>	2 S., hs. m. U.
<i>Bibliographische Angabe</i>	Adert, Jules: Mélanges d'histoire littéraire par Guillaume Favre. Avec des lettres inédites d'Auguste-Guillaume Schlegel et d'Angelo Mai. Bd. 1. Genf 1856, S. LXXVII–LXXVIII.
<i>Editionsstatus</i>	Einmal kollationierter Druckvolltext ohne Registerauszeichnung
<i>Zitierempfehlung</i>	August Wilhelm Schlegel: Digitale Edition der Korrespondenz [Version-10-19]; https://august-wilhelm-schlegel.de/version-10-19/letters/view/4799 .

Coppet, 20 mars 1815

Je dois paraître inexcusable à vos yeux, puisque vous n'avez reçu aucun signe de vie de ma part depuis mon séjour à Paris. Je vous ai pourtant écrit, et même deux fois D'abord de Clichy, en réponse à la lettre par laquelle vous me demandâtes une adresse pour Weimar. Je croyais avoir envoyé à la poste cette lettre qui en renfermait une pour mon ancien ami Goethe; mais, soit par la négligence du domestique, soit par ma propre distraction, elle n'est pas partie, et dernièrement, en fouillant dans mes papiers que je voulais mettre en ordre pour notre prochain départ, je l'ai retrouvée à ma grande surprise. Alors, je vous ai écrit de nouveau pour excuser ce retard. Je vous rendais compte dans cette lettre de mes paisibles études, lorsque tout à coup sont survenues les nouvelles qui ont depuis agité tous les esprits. Cela m'a engagé à suspendre l'envoi de ma lettre, qui ne pouvait guère vous intéresser dans un pareil moment. Je prévoyais d'ailleurs que je reviendrais incessamment dans ce pays-ci. Je suis venu à la légère; ces lettres arriveront avec mes papiers, mais, en effet, elles ne sont plus bonnes à rien qu'à me servir d'excuse et à vous prouver mon souvenir, malgré ce silence en apparence impardonnable.

Je m'étais fait une vraie fête de vous revoir, de vous rendre compte en pleine tranquillité des résultats de mes recherches, et de reprendre nos anciens entretiens, souvent si instructifs, toujours si agréables pour moi. Mais voilà un horizon bien rembruni. L'orage gronde en approchant, et chacun se tient tapi dans son coin. Malheureusement, nous en avons trop vu pour ne pas croire à la possibilité de toutes les calamités et de tous les bouleversements. Personne ne peut savoir ce qu'il deviendra, ni quels devoirs il sera appelé à remplir. Je ne partageais pas la sécurité générale; cependant, je ne croyais pas le danger si prochain, et je m'attendais à voir éclater cette éruption volcanique d'abord en Italie. Tout le monde a été dans un funeste aveuglement. Je n'ai pas besoin de vous dire combien je m'intéresse au repos et à la conversation de votre patrie au milieu de tout cela.

Vous jugerez, par mes occupations à Paris, combien j'étais éloigné de me mêler du monde réel et de la politique du moment. Je copiais des poésies provençales sur les manuscrits originaux avec une exactitude philologique, dans l'idée d'en publier peut-être dans la suite un recueil. J'avais en outre commencé l'étude de la langue sanscritane, et j'avais fait des progrès assez considérables pour deux mois de temps. Maintenant on est toute la journée à demander avec anxiété les nouvelles qui peuvent décider du sort de toutes les personnes auxquelles on s'intéresse. On ne commande plus son attention pour aucune autre chose.

J'espère vous voir bientôt. Je vous prie de présenter mes respects à M^{me} Favre.

Veillez agréer l'assurance de mon attachement le plus sincère.

SCHLEGEL.